ORAISON FUNÈBRE

DE MARAT,

L'AMI DU PEUPLE,

Prononcée par le citoyen F. E. Guiraut, membre de la commune du 10 août et de la Société des Jacobins, dans la Section du Contrat social, devant la Convention nationale, les Autorités constituées, les Sections, les Sociétés patriotiques et un grand nombre de Députés des Assemblées primaires, le 9 août 1793, l'an deuxième de la République, une et indivisible.

Citoyens,

Une nuit affreuse est venue étendre sur nous son crêpe funèbre ; l'intrépide défenseur de la liberté en est devenu le martyr. Marat ! Marat n'est plus.

Peuple ! il est donc vrai, tu as perdu ton ami. Un monstre, vomi par la tyrannie, est venu lui percer le sein. Tu l'as vu ! sa blessure mortelle s'est offerte à tes yeux ; son corps étoit froid et ensanglanté ; tristes restes ! qui ont été pour toi les derniers témoignages de sa fidélité.

Ses obsèques, il est vrai, ont été ceux de ta reconnoissance ! tu l'as mis avec soin dans le tombeau ; tu l'as couvert de couronnes et de fleurs ; tu as fait plus ! tu l'as baigné de tes larmes.

O Marat ! qu'il est glorieux de mourir ainsi au milieu de ses frères !

Mais, j'entends des murmures qui s'élèvent ; je vois un concours de monde qui s'agite, qui se presse.... Veut-on troubler les honneurs que nous rendons à la

FRC.1 16135a
THE NEWBERRY LIBRARY

mémoire de notre ami ?.... que demandez-vous ? venez-vous accuser Marat ?... parlez ?

Toi, Marat ! qui du fonds de ta tombe ressemble à ces Egyptiens, portés sur le bord du lac, tu sais que l'opinion reste sur la terre quand l'homme en disparoît ; écoute l'interpellation de l'ancien tribunal de ce peuple :

« Qui que tu sois, rends compte à la Patrie de tes » actions. Qu'as-tu fait du temps et de la vie ? la loi » t'interroge, la patrie t'écoute, la vérité te juge ».

Vous l'avez entendu cette interpellation ; vous qui paroissez vouloir avilir la vie de Marat, approchez ! approchez devant ce tribunal redoutable ; c'est ici, où le silence le plus respectueux annonce le séjour des morts ?... Parlez ! ne craignez pas les assassins ! Parlez !...

Me serois-je trompé ! écoutez citoyens ! j'entends la voix de Marat ; il parle du fond de son souterrain ; écoutez.

Tygres altérés de sang, vous avez voulu une victime, je suis descendu dans la tombe ; justifiez donc votre crime ?....

Je me sens glacé d'effroi ; tout troublé que je suis, je prête une oreille attentive ; je n'entends plus rien.

Avancez lâches assassins, qui vous nourrissez de chair humaine, et qui êtes dégoutans du sang de Marat ; il vous interpelle, paroissez ?...

Vous frémissez citoyens ! la douleur vous irrite ! calmez, calmez votre juste indignation ; Marat s'est rendu redoutable jusques dans le fonds de sa tombe : calmez-vous, vous dis-je ! les amis des tyrans ne savent point accuser ; ils ne commettent que des crimes ....

Et vous, vous pleurez ! citoyennes ! jeunes enfans ! je le sens ; cette jouissance est douce, elle est digne de votre sensibilité.

O Marat ! tu le vois, personne ne t'accuse ; sois as-

milieu de nous ; jouis du triomphe que la reconnoissance te prépare ; ici sont les amis de la liberté ; nous allons raconter ta vie.

Dans un pays républicain, au bas de ces montagnes qui percent les nues et pressent les enfers, non loin de cette cité qu'habite la liberté depuis qu'elle quitta la Grèce et Rome, à Boudry, près Neufchatel, est né Marat le 24 mai 1743, fils d'un medecin.

La nature lui donna une ame sensible, une imagination ardente, un caractere bouillant, un esprit droit, un cœur ouvert à toutes les passions exhaltées.

Il eut une enfance débile, une éducation très-soignée : sa mère se plut à lui faire goûter les douceurs de la philantropie. Dès l'âge de huit ans, il ne put supporter l'aspect d'une injustice, ni d'une cruauté. Docile, appliqué, il ne connut jamais les jeux de l'enfance ; il fit des progrès rapides ; réfléchi à quinze ans, observateur à dix-huit, penseur à vingt et un ; le travail fut pour lui un besoin indispensable.

Il passa vingt-cinq ans dans la retraite, à la lecture des meilleurs ouvrages ; il chercha à épuiser les combinaisons humaines, sur la morale, la philosophie et la politique ; comme Platon, il écouta quelquesfois parler son ame. C'est dans ces momens que, plein de respect pour le créateur et d'admiration pour les choses créées, il pesa la vanité des grandeurs humaines, fouilla dans le sombre avenir, et chercha l'homme au-delà du tombeau.

Jeune et disposé à acquérir des connoissances profondes, Marat fit quelques voyages ; il traversa la Suisse, visita l'Italie, parcourut l'Allemagne, alla en Hollande, et demeura long temps en Angleterre. — Son goût pour les sciences lui en fit aimer beaucoup plus l'étude que la pratique ; semblable à ce fameux Locke, il eut une médecine à lui ; il essuya des persécutions, il exerça très peu cet art.

Citoyens ! suivez Marat. Né pour la liberté, il a déjà éprouvé des actes de despotisme ; l'ignorance en est

cause ; il ne peut y tenir, il l'a regarde en face, il voudroit l'anéantir d'un clin-d'œil ; son imagination s'enflame ; il va, il vient, pressé par l'amour de la gloire, il prend la plume d'une main ferme, et trace ses Œuvres Métaphysiques, Anatomiques et Phisiologiques sur l'homme, en huit volumes.

Livré à des recherches physiques, il est tout transporté du merveilleux ensemble de la nature et de ses accords ; la lumiere fixe son attention, il l'étudie : c'est alors qu'il se sent indépendant ; tout ce qu'il voit lui présente l'image du bonheur ; il le trouve sur la terre, dans cette douce simplicité, qui se manifeste par l'attachement mutuel des hommes, la confiance, la bonne foi, le mélange des peines et des plaisirs, et les regrets éternels de ceux qui meurent avant nous.

D'après cette heureuse influence de la liberté, en approfondissant les connoissances humaines, il fixe les rapports sociaux. Les gouvernemens sont pour lui une monstruosité ; ce n'est qu'un composé d'extorsions, de crimes et d'audace ; il connoît leur politique ; il travaille à renverser leurs monstrueux abus. L'Angleterre lui fournit une belle occasion ; il s'agit de la réélection de son parlement, c'étoit en 1774. Marat s'en réjouit : citoyen du monde, il écrit les attentats commis contre la liberté, contre le peuple ; il peint les artifices employés par l'état, et les scènes sanglantes qui accompagnent le despotisme. Son travail achevé et imprimé sous le titre *les chaînes de l'esclavage*, ne peut être publié. Le ministère anglais avoit tout corrompu, tout acheté ; imprimeurs, publicateurs, journalistes, l'or avoit pénétré par-tout. Le génie de Marat avoit fait trembler les marches du trône.

Accablé de veilles et de sacrifices, Marat se voit privé de toutes correspondances ; poursuivi, espionné, il passe en Hollande, revient en Angleterre par le nord, visite les sociétés patriotiques : son ouvrage y étoit parvenu. Par-tout fêté et couronné, il apprend que dans la soustraction de ses papiers, le ministère anglais l'a privé des lettres d'affiliation qui lui avoient

été envoyées dans une boëte d'or, il en reçoit de nouvelles. Son ouvrage est réimprimé, envoyé dans toute l'Angleterre; par-tout son nom retentit; il triomphe enfin de ses peines, et prouve ce que vaut le courage d'un homme libre, qui attaque les prérogatives d'une couronne, les vues ambitieuses d'un monarque, des menées ministérielles, et la prostitution d'un parlement.

Il fait ses adieux à l'Angleterre; le voilà en France. Ici, il s'occupe de mettre au jour quelques ouvrages sur la physique, dont il a laissé 20 volumes.

Ses découvertes sur la lumière, occupent l'académie des sciences : elle s'élève avec force contre lui; l'envie et la jalousie soulèvent toutes les sociétés savantes; il éprouve les mêmes vexations qu'en Angleterre. Aucuns journaux d'alors ne veulent insérer seulement le titre de ses ouvrages, et cependant sa traduction de Newton est approuvée par l'académie elle-même, en 1785, parce qu'il a la modestie de taire son nom et d'en rendre Bauzée l'éditeur. Franclin! tu fus plus franc et plus juste; tu connus les talens de Marat; tu sus les apprécier : on le comptoit au nombre de tes amis.

Marat gémissoit depuis long tems sous la hache de l'oppression, lorsque les excès d'une cour corrompue lui présagent la chûte de la Bastille. Il dispose, il prépare des matériaux pour la refonte totale du gouvernement. Une expérience de 15 ans lui avoit appris à défendre les droits du peuple : il prend les devants; il trace, il distribue en 1788, son Offrande à la patrie, en 2 volumes.

En 1789, sonne cet épouvantable réveil de la liberté; le peuple se lève, il frappe de son pied la terre; le trône s'ébranle; Marat le voit déjà renversé. Veillez, s'écrie-t-il aux enfans de la patrie, les lauriers sont pour vous! Intrépide, courageux, il se charge d'assurer la victoire. A Versailles, il donne des conseils aux représentans du peuple; à Paris, il tient le peuple en mouvement; dans les rues, sur les chemins,

on ne rencontre que lui; il craint que la liberté lui échappe. On veut rendre la double représentation illusoire, arrêter la forme du gouvernement provoqué; Marat s'en indigne; il fait son plan de constitution; il observe; le peuple est trompé, ses représentans le trahissent; il livre une guerre à mort à tous les traîtres.

Inaccessible à tout autre sentiment qu'à celui de voir sa patrie heureuse, Marat apperçoit tous les périls; il n'en craint aucuns; il résout de combattre tous les vices par une feuille journalière, dont le langage austère doit rappeler le législateur aux principes, démasquer les frippons, les prévaricateurs, dévoiler leurs complots, et sonner le tocsin au moment du danger.

A peine eût-il porté ses regards sur l'assemblée constituante, que des machinations sans nombre se dirigent contre lui. Il disoit la vérité; on veut acheter son silence. Necker lui offre un million en or; il le refuse. On lui enlève ses presses; on le fait décréter de prise de corps, on met sa tête à prix; vains efforts! son courage le soutient, sa feuille continue, son énergie augmente.

Lafayette, à la tête de douze mille hommes, va faire le siège de sa maison: Marat échappe, sa maison est pillée; il est réduit à la misere.

Dans cette situation affreuse, il est sans domicile et bientôt sans amis. Errant d'un fauxbourg de Paris dans un autre, poursuivi sans relâche, abreuvé de fiel et de douleur, il n'en est que plus redoutable. Par-tout espionné, par-tout il échappe à la fureur des couteaux; on ne peut le réduire au silence.

Lafayette, dans ses recherches, n'épargne aucuns sacrifices; il frappe tout le monde de stupeur. Marat ne trouve plus d'asyle; il cherche un souterrain, il se réfugie dans les carrières de Montmartre. Là, quelques bons citoyens se plaisent à le garder: on lui apporte sa subsistance; il la reçoit avec sensibilité; il presse son pain, le baigne de ses larmes et donne à la chose publique ce qu'il a reçu des mains de la fraternité.

La constitution proclamée, Marat sentit que ce nouvel ordre de choses ne pouvoit durer longtemps. Son œil découvre des menées sourdes; il prévient le peuple qu'on veut l'asservir, donner à Louis XVI son ancienne autorité; il pourchasse les députés de l'assemblée législative, dénonce leur perfidie et leur vénalité; il est décrété d'accusation: la passion a dicté cet acte, Marat le foule aux pieds; la défense des droits du peuple, s'écrie-t-il, voilà ma suprême loi! et plus fort que tous les machinateurs ensemble, il les brave, les méprise, ne cesse de démontrer les conspirations et le besoin d'exclure de toutes les fonctions publiques les prêtres, les nobles, les financiers, les créatures de la cour et les suppôts de chicanne.

La révolution faisoit des pas rétrogrades; l'esprit public paroissoit affoibli: Marat frémit d'indignation contre l'inactivité des patriotes; il se tourmente, il veut finir avec la liberté, il veut électriser toutes les ames. Il falloit le voir, citoyens, de réduit en réduit; plus malheureux que Diogène dans son tonneau, il étoit privé de la lumière. Souvent dans des lieux humides, il n'avoit pas de quoi se coucher. Rongé par la misère la plus affreuse, il couvroit son corps d'une simple redingotte bleue, et sa tête d'un mouchoir, d'un mouchoir, hélas! presque toujours trempé de vinaigre, afin de tempérer l'ardeur de son cerveau qui ne pouvoit se faire au sommeil des amis de la liberté. Une écritoire dans sa main, quelques chiffons de papier, sur ses genoux, c'étoit-là sa table. On marchandoit son travail, on lui donnoit, il vivoit d'un écu. . . .

O Marat! Bélisaire fut l'honneur du nom romain, tu le seras du nom françois.

Dégoûté d'amertumes, la France inondée de placards ministériels qui le présentent comme une bête féroce, ses derniers efforts devenus inutiles, Marat se rappele de l'accueil qui lui a été fait en Angleterre. Le voilà parti: descendu à Amiens, il est reconnu; aussi-tôt la force armée est mise sur pied; il est investi: il fend les rangs, il s'échappe, le ciel protège ses jours, la campagne favo-

rise sa fuite ; il arrive à Paris sans souliers ; ses pieds sont teints de son sang, les ongles de ses doigts emportés ; il n'est plus à lui, il s'offre tout entier en sacrifice, et jure de vaincre.

Arrive le 10 août, la voix du peuple se fait entendre ; ce ne sont plus ces énormes pierres humides des larmes de l'opprimé que sa main renverse, ce sont des couronnes, des fleurs de lys, des lambris dorés.

Marat met un genou en terre, il voit enfin la lumière ; l'insurrection a purgé tous ses décrets ; le sénat est ouvert ; le peuple lui dit : asseois-toi-là.

Il venoit de combattre le despotisme monarchique, il avoit à combattre celui des factions. Sa réputation, ses vertus, plus encore, ses talens politiques étoient un rempart insurmontable aux ambitieux ; aussi tous les moyens furent employés pour s'en défaire.

D'abord, il fut traité de libelliste à gages, vendu aux puissances étrangères, au ci-devant clergé, à la ci-devant noblesse, aux généraux : ensuite, c'étoit un ennemi des loix, un désorganisateur, un perturbateur du repos public, un buveur de sang ; enfin, il fut présenté comme un ambiteux qui visoit au pouvoir suprême, et qui vouloit s'ériger en despote sous le titre de tribun ou de dictateur.

Tous ces outrages, toutes ces impostures n'effleurèrent pas Marat ; Tenace, accoutumé à souffrir, plus on le tourmente, plus il étouffe les projets criminels de ceux qui veuillent l'éloigner. Il reste presque seul ; il semble se mettre en garde contre la convention toute entière ; haï par un côté, craint par l'autre, il étend le doigt de la censure sur ses collègues ; beaucoup avec le temps reviennent de leur erreur ; mais beaucoup plus encore, feignent d'être ses amis. Il n'en fût jamais dupe.

Marat étoit lui seul une montagne, il falloit l'abattre à tout prix ; plusieurs décrets d'accusation avoient été inutilement provoqués contre lui ; un numéro de

sa feuille prête à interprétation ; ses ennemis s'en servent, font soulever le peuple, piller les magasins. Marat est vivement accusé, plus vivement poursuivi ; c'étoit le coup de maître, il falloit ne pas le manquer ; toutes les passions sont mises en jeu ; il est enfin décrété d'accusation.

Vous l'avez vu, citoyens, semblable à ce vieillard, qui toujours vertueux et juste, parut devant les tribunaux pour la premiere fois, assis sur la sellette du criminel, Marat ne changea point de caractère, simple devant ses juges, comme il l'avoit été dans toutes les actions de sa vie, il se défendit en homme de bien ; il ne connut d'autre éloquence que la vérité ; il parla de ses accusateurs sans colère et sans dédain ; fort de sa conscience, il fut tranquille sur son sort. O Socrate ! tu ne fus pas plus grand ! Athènes se déshonnora en te précipitant dans ta tombe ; la France s'immortalisa en rendant Marat à la liberté.

Peuple ! il reçut de toi la couronne civique ; il alla reprendre ses fonctions ; tu le portas en triomphe à la place que tu lui avois donnée.

Le 31 mai voit éclore une troisième révolution. Des représentans infideles sont mis en état d'arrestation ; leurs fautes les accusent ; ils sont tourmentés, non par le répentir ; mais par la crainte du châtiment ; ils trompent leurs gardiens, s'enfuyent ; partout où ils passent, ils égarent le peuple ; ils allument la guerre civile ; ils se réunissent à Caën ; c'est-là qu'ils concertent l'exécution de leurs projets et de leurs attentats ; c'est-là qu'ils échauffent le cœur d'une femme, et que sa tête prise d'une célébrité trop criminelle, elle vient trancher les jours de notre ami.

Répondez assassins de Marat, vous qui lui avez enfoncé le couteau dans le sein, avez vous comme lui des vertus à présenter ? ce mortel extraordinaire, l'avez vous jamais connu ?.... Toute sa vie dans la méditation et la retraite, persécuté par l'envie et la jalousie,

poursuivi par le despotisme, abandonné par la tiédeur et la foiblesse, haï par le vice et la corruption, craint par les ambitieux et les conspirateurs, estimé par le peuple, immolé par le fanatisme, répondez, l'avez vous connu ?

Oui, son cœur vous assuroit l'exécution de vos projets exécrables ; la main qui le frappa crut abattre un monstre insensible au maux de la nature.

Insensible aux maux de la nature ! Toi, Marat ! qui ne te laissas approcher, que parce que tu crus voir un pere dans les fers, que parce que tu vis couler les larmes. Insensible aux maux de la nature ! Toi, qui ne fus persécuté que parce que tu fus toujours le défenseur de l'opprimé. Insensible aux maux de la nature ! malheureux ! vous avez fait deux victimes à la fois.

Fuyez ! fuyez monstres, mille fois plus hideux que ceux que reserrent les enfers ! Fuyez, vous qui avez encore les mains et les lèvres couvertes du sang de Marat ! Fuyez de dessus cette terre promise ! Allez ! cherchez par-tout du pain, et ne trouvez point à manger ! cherchez par-tout de l'eau, et ne trouvez point à boire ! tous dégoûtans de crimes, errans sur des rochers escarpés, dans des déserts, sur des montagnes de sables, grillés par l'ardeur du soleil, que votre corps se desséche, qu'il ne meure jamais, et ne trouvez de pâture que dans le sang de ceux que vous avez fait immoler, et dans la chair cadavéreuse, que des milliers de vers se disputeront avec vous !

Vous qui n'avez vu dans Marat que des crimes, vous qui sans cesse l'avez traité d'homme de sang, où sont ses victimes ? Venez, approchez, hommes en habit de deuil : a-t-il fait périr vos femmes, vos enfans ? Vous, enfans éplorés, apportez-vous sur sa tombe les dernieres paroles de vos pères ? vous qui êtes chargés de chaînes, vous a-t-il ravi la liberté ? vous vieillards, courbés sous le poids de la misère, vous a-t-il dépouillés ? Vous tous enfin, qui avez

des plaintes à porter, vous a-t-il trahis, persécutés, vendus, abandonnés ?....

Non, l'ami du peuple ne fut point ni un criminel, ni un homme de sang. Philosophe profond, habile politique, son génie calculoit la lenteur du bien, l'activité du mal ; le vice lui parut toujours dominer la vertu, l'ambition entretenir l'esclavage ; il a prédit les trahisons, le sang déjà versé, les calamités, et la misère du peuple.

Ecoutez, Citoyens, les dernières paroles de ce philosophe :

Peuple ! Je fus ton représentant ; j'ai défendu tes droits ; j'ai vécu dans la misère, je suis mort dans la misère.

Peuple ! ta trop grande confiance fit toujours ton malheur ; cesse d'encenser, cesse d'être idolâtre, ton bonheur dépend de toi ; connois ta dignité et ta force ; calcule froidement tes besoins. Observateur fidele, ne te laisse plus asservir ; écrase l'intrigue, étouffe l'ambition, méprise le vice, estime le talent, honore la vertu.

Peuple ! surveille tes mandataires ; porte tes regards sur tout l'intérêt qu'ils prennent aux relations extérieures et intérieures ; attache-toi à la conduite de ceux qui défendent opiniâtrément les généraux, les administrateurs, les agens qui te trahissent ; réunis les menées sourdes et astucieuses de ceux qui parlent sans cesse et qui n'écrivent jamais ; méfie-toi de ceux qui se couvrent du masque du patriotisme et qui n'aiment point à entendre la vérité.

Peuple ! c'est à ton courage que tu dois ta constitution ; choisis des agens dignes d'elle ; souviens-toi qu'un mauvais pere, un mauvais fils, un mauvais époux, un mauvais citoyen, ne sauroient faire ton bien. Refuse ta confiance à ceux qui intriguent et cabalent, donne-la à ceux qu'on veut exclure ; va cher-

370

cher celui que la modestie réduit au silence ; choisis des hommes de bonnes mœurs, connois-les par leurs actions et non par leurs paroles. Méfie toi de ces hommes qui ne savent point regarder en face, qui ont un caractère dur, qui possèdent tous les vices et ont le masque de toutes les vertus.

Peuple ! ne te laisse point égarer ; sois en garde contre tous ceux qui te trompent ; ne deviens plus l'instrument des passions ; ne t'armes point contre tes freres ; emploie auprès d'eux tous les moyens de conciliations dignes de toi ; arrête par-tout les grands coupables, eux seuls doivent être punis.

Peuple ! chéris ta liberté, avec elle doivent régner toutes les vertus sociales : au milieu de toi en est le germe ; sois heureux ; goûte les douceurs de la philantropie ; souviens-toi quelquefois de ton ami ; je te rends le dépositaire de mon cœur.

O Marat ! toi qui dévançois le levé du soleil, tu frappois tous les matins à notre porte ; sentinelle vigilente ! nous n'entendrons plus crier : voilà Marat, l'ami du peuple ! ...

Toujours présent à notre pensée, nous n'oublierons jamais ce que tu fis pour nous.

Fidele ami ! te voilà donc séparé de tes frères ; tes yeux et ta bouche nous ont fait des adieux éternels. Fidele ami ! le sentiment profond de nos ames est celui de la douleur ; oui ! tes leçons nous seront chères ; nous les ferons passer à nos enfans ; nous leur verrons lever leurs innocentes mains vers le ciel ; aussi sensibles que nous, ils pleureront ta fin malheureuse ; nous ne parlerons jamais des persécutions, sans parler de toi ; ton nom et ta gloire seront immortels, et de postérité en postérité, on ne célébrera les fêtes de la liberté, qu'en célébrant celle de ta mémoire.

Certifié conforme à l'original,

F. E. Guiraut.

De l'Imprimerie des 86 dép. et de la Société des Jacobins.